

Carte blanche

Rachelle Renaud

Number 89, Spring 2001

Les gars

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14666ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Renaud, R. (2001). Carte blanche. *Moebius*, (89), 131–135.

RACHELLE RENAUD

Carte blanche

Mon déménagement s'est fait brusquement, début novembre, période de l'année où la qualité des logements disponibles laisse sérieusement à désirer. J'en ai visité plusieurs, tous sombres, cernés d'asphalte. Là où il y avait de grandes fenêtres, cela ne donnait pas grand-chose. L'œil se heurtait à un mur de briques. Cela me rappelait mon dernier séjour à l'hôpital, me clouait sur place, le temps s'arrêtait net et le concierge, infatigable, s'obstinait à vanter les avantages des lieux. Monsieur, le métro est à deux pas, rien de plus commode pour un professionnel comme vous. Ou bien: les boiseries sont magnifiques, vous ne trouvez pas? Bien entendu, il est défendu de les peindre.

J'ai fini par dénicher une perle: un six et demi ensoleillé au deuxième étage où je vivrais dans un bruissement continu d'arbres, tel un murmure. Rien de mieux pour oublier l'éclairage fluorescent qui me plombait dessus sans merci, sur mes bras, mes mains blêmes et sans force, reposant sur la couverture rose. Ici, l'été, tout baignerait dans la fraîcheur et l'ombre au bon moment, c'est-à-dire en ces fins de journée où la chaleur se fait accablante. Pour ce qui en était de la décoration, le propriétaire m'a donné carte blanche; libre à moi de décorer à ma guise.

Justement, c'est de cela qu'il est question. Puisque c'est chez moi ici, je tiens à m'y sentir bien. Comme décor, que des murs blancs. Finis les salons bourgogne, les cuisines jaune citron, les rideaux bariolés jusque dans la douche. Ici, rien que des cadres de fenêtre francs et visibles, des pans de mur complètement nus. Enfin, je pourrai laisser promener mon regard au hasard et sans heurts, me gavant de ces vastes espaces vides.

Il faut dire que jamais je n'aurais pu imaginer que le simple achat de quelques pots de peinture virerait à la

folie. D'emblée, j'ai décidé de me servir d'un fini mat pour le hall d'entrée, le salon et la chambre, et d'un fini satiné pour la cuisine et la salle de bains. C'est surprenant, mais les peintures latex ont beaucoup évolué depuis deux décennies. De nos jours, on n'a plus besoin d'avoir recours à ces anciennes peintures à base d'huile qui prennent une éternité à sécher; tout se fait au latex. Sitôt peint, sitôt séché.

Le lendemain de la signature du bail, je me présente à la quincaillerie du coin, reconnue pour son expertise en peinture. Le préposé approuve mon choix, mais lorsqu'il est question de teintes, c'est une autre histoire. Je lui explique que je veux du blanc, que du blanc. Il reste un peu perplexe. Mais, Monsieur, c'est drôle à dire, mais le vrai blanc n'existe pas. Comme vous voyez, il y a le blanc perle, le blanc vin, mais pas de véritable blanc tel quel. Jetez un coup d'œil sur ce dépliant, c'est de toute beauté. On y présente une gamme de trente-six sortes de blancs. Il faudrait peut-être y réfléchir avant de sortir les pinceaux.

Songeur et déçu, je rentre chez moi, le dépliant sous le bras. Je prends un scotch cul sec, puis j'en sirote un autre (il ne faut pas tout dire à son médecin traitant), tout en feuilletant le dépliant. Vais-je vraiment trouver quelque chose à mon goût parmi ce nombre éperdument grand de blancs?

Tout d'abord, on présente une teinte dite classique, l'authentique blanc porcelaine. Je reste tout de même surpris, car ce blanc n'est pas d'un blanc pur; la teinte est légèrement, mais définitivement, vert pomme. Le prochain échantillon, le nouveau blanc de Chine, est pas mal, pas mal du tout. Déjà, j'imagine le jeu d'ombre et de lumière sur les surfaces peintes en ce superbe blanc laiteux. Ou plutôt crémeux. Entre le lait et la crème, mettons. Au même instant, je vois qu'il y a des tons dénommés «Crème» et «Beurre». Ceux-ci portent bien leurs noms: l'un est frais et léger, l'autre est lourd et baratté à outrance. Il y a également une teinte baptisée «Sucre», mais celle-ci est d'un gris pâle désolant qui rappelle la craie. Les publicitaires du manufacturier de peinture se sont de toute évidence cassé la tête pour trouver des noms suggérant un habillement pour tous les murs de la maison: «Plume» et

«Duvet», des tons sensiblement à propos pour la chambre à coucher, «Blanc écru» et «Blanc canevas», des couleurs à la nomenclature plus sobre, qui seraient de mise à des endroits tels le salon ou la salle à manger.

La palette est vaste, à donner le vertige. Qui aurait cru que le simple choix d'une couleur serait aussi ardu? Pour tout dire, je ne m'y attendais tout simplement pas. Ni au départ précipité de ma femme, ni à cette nouvelle vie qui s'ouvrait abruptement devant moi. Ce qui explique sans doute mon désir de vivre dans une ambiance feutrée et reposante. Que du blanc, c'est pas compliqué, du blanc, je vous dis! Malheur, tous ces petits carrés de soi-disant blanc, alignés sagement devant moi, n'ont rien à voir avec le véritable blanc. Ici le blanc s'éloigne de son essence, de sa pureté. Là, c'est le blanc déchu, souillé de rose ou de vert, rehaussé par le jaune, abaissé et amoindri par le gris. Il me reste un seul choix, une seule teinte d'une blancheur immaculée: le nouveau blanc de Chine.

C'est décidé, je peindrai tout de cette couleur. Ainsi, même en me promenant d'une pièce à l'autre, j'aurai une impression d'unité et de cohérence. Le lieu sera à mon image, partout pareil, insaisissable, indéchiffrable. Ce sera une aire de calme, un espace à l'abri de tout, hors champ des diagnostics définitifs, des protocoles établis, des âneries de la bienséance. En rentrant, je poserai le pied sur le seuil de la porte, lâcherai un soupir de soulagement et entrerais indemne dans ma bulle blanche. Rayés de la mémoire, les pronostics, les attentes, les exigences à n'en plus finir. Oubliées, les tensions et les simagrées entre amis, en milieu de travail. Et ici, avec un peu de chance, je guérirai. Aucun espoir pour le corps dans mon cas, mais le cœur? Peut-être. Ce que je souhaiterais, ce serait de guérir de la pire lâcheté qui soit, la nécessité d'aimer et d'être aimé.

De là l'importance de vivre dans un lieu vierge et sans histoire. Autrement, comment se défaire de ces ridicules habitudes qu'on tisse à deux, presque à son insu, au sein de la vie de couple? Comment arriver à oublier ce confort au beau fixe – ces moments paisibles où coule le temps – et tous ces instants de plaisir et d'émerveillement, vécus en compagnie de l'autre? Rien à faire, la vie

de couple, la mienne, la nôtre, c'est du passé. La vie à deux, morte et enterrée. La rupture est toute récente, pas étonnant que je me berce dans le bonheur trompeur de jadis. Pas étonnant que je me sente enrobé d'une foule de souvenirs, de petits plaisirs sauvegardés sur le disque dur, incrustés à même la chair – évoqués à l'instant par les noms de certaines teintes: «Blanc de peau», «Blanc sourire», «Harmonie». Le dépliant me glisse des mains et gît par terre, j'aimerais marcher dessus, le jeter par la fenêtre.

Au lendemain de ma sortie de l'hôpital, il y a de ça un mois environ, ma femme m'avouait être amoureuse d'un autre, et ce, depuis un bon moment, qu'elle me dit, bien avant que *ça t'arrive, tout ça*. Fidèle à elle-même, ma chère moitié a tenu à me donner des petits conseils. Primo, la pire chose serait de vivre le reste de mes jours seul. (Elle semblait s'en vouloir, vraiment, comme formule de départ, elle aurait pu trouver mieux.) Puis elle continua de plus belle, égrenant son chapelet de vœux pieux et de clichés à faire vomir, ce qui me fit un drôle d'effet – j'avais l'impression de subir un traitement de chimiothérapie en plein salon. Secundo, sans la moindre pointe d'ironie, elle prononça les mots: *tu as la vie devant toi*. Les traitements avaient réussi à merveille, ma rémission en était la preuve. À ma réplique: *rémission n'est pas guérison*, elle sourit et me regarda droit dans les yeux. *Tu es coriace, tu vivras longtemps et bien*. Elle enchaîna rapidement, débitant le reste à un train d'enfer, comme si elle doutait de ses mots et de son rôle dans cette scène écrite par un fou. Il fallait vivre *pleinement et passionnément*. (Elle semblait de toute évidence avoir opté pour ce principe dans sa propre vie, me donnant ainsi un bel exemple à suivre. Merci, ma chérie.) Il fallait lutter contre la tentation de me *soustraire* de la vie. La stimulation, l'affection, voilà ce dont j'avais besoin. Elle a même offert de me laisser un de nos vieux chats. J'ai refusé. Son mot de la fin, lancé sur un ton presque léger et rieur: ce n'est qu'une question de temps, chéri. Tu verras bien, les hommes, c'est comme ça, tu trouveras femme à ton pied, et plus vite que prévu.

Le bonheur à deux, dans le sens usuel du terme, je m'en fous pas mal. Rien, mais rien ne vaut la liberté, la

solitude savourée – comme un bon scotch – à grandes lampées. Rien ne vaut un refuge où réfléchir sur son sort et composer avec les événements. Cette maladie que je porte en moi, jadis, je l'appelais saleté. C'était avant de comprendre que le mal nommé leucémie est d'une très grande pureté, d'une pureté absolue. La leucémie n'y va pas par quatre chemins, mais tient à l'essentiel de l'être. Telle une amoureuse, elle accomplit son œuvre avec sérieux, ne s'attarde ni à l'épiderme ni aux simples muscles, mais convoite le suc même du corps. Je la sens à l'ouvrage en moi par moments, ou plutôt je sens les effets de sa présence, rien de plus fidèle et exigeant comme compagne. J'ai même pris l'habitude de lui adresser la parole. Vas-y de bon train, je lui dis, fraie ton chemin, fais tes ravages sournois. Je tenterai d'être à la hauteur, en dépit des caresses et des coups bas. Cela devrait durer un bon moment. À deux, nous verrons bien.